

Entre l'Ancien et le Nouveau Monde : les voyages des missionnaires jésuites du « Paraguay » aux XVII^e et XVIII^e siècles

Les établissements missionnaires (« réductions ») créés par les jésuites au début du XVII^e siècle dans ce qu'on appelait alors le « Paraguay » (à distinguer de l'État actuel du Paraguay, qui n'en représente qu'une faible partie) et supprimés par l'Espagne en 1768 ont fait l'objet d'un nombre extrêmement important de descriptions, d'analyses et de polémiques. Ils ont été célébrés en 1986 par le film « Mission » (de Roland Joffé), certes d'une grande qualité cinématographique, mais d'une très faible qualité du point de vue historique.

On ne s'intéressera ici qu'à un aspect très limité du travail de la Compagnie de Jésus dans cette région : les relations maritimes avec l'Europe. Mais, pour comprendre la nature et l'importance de ces relations, il est indispensable d'apporter préalablement des précisions à la fois sur la Compagnie de Jésus et sur la région où elle a établi ses fameuses « réductions ».

Créée en 1540 par Ignace de Loyola, la Compagnie de Jésus est un ordre religieux qui se distingue par sa centralisation et sa hiérarchisation. Il est dirigé depuis Rome par un « Préposé général » (appelé aussi « Père général ») élu à vie. Il est organisé ensuite en « assistances », correspondant généralement à des ensembles politiques ou géopolitiques (assistances d'Italie, d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne...), qui elles-mêmes sont divisées en « provinces ». Les dirigeants des « assistances » et des « provinces » n'ont qu'une liberté d'action très restreinte, et par leur intermédiaire chaque membre de la Compagnie de Jésus dépend étroitement de la direction centrale à Rome.

L'organisation de missions parmi les païens ou infidèles est une composante essentielle de l'action de la Compagnie de Jésus pour défendre et étendre le pouvoir de l'Église catholique romaine. François Xavier, l'un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola, a été glorifié et canonisé pour les missions qu'il a réalisées en Extrême-Orient.

La situation de l'évangélisation en Amérique latine se caractérise par les différences considérables que l'on observe entre d'une part les anciens empires aztèque et inca et d'autre part les régions encore peuplées de « sauvages », majoritairement situées dans les terres basses à l'est des Andes. Dans le premier cas, c'est dans la foulée des conquérants et sous leur égide que l'Église catholique romaine a établi sa domination sur le territoire de ces anciens empires, même si dans la réalité cette domination est souvent plus fictive qu'effective. Dans le deuxième cas, en revanche, l'Espagne et le Portugal n'exercent effectivement leur domination administrative et religieuse que sur des fractions extrêmement restreintes des « empires » qu'elles revendiquent.

À cet égard, la carte (figure 1) établie par la Père jésuite H. Scherer de l'état de l'évangélisation en Amérique du Sud au début du XVIII^e siècle peut induire substantiellement en erreur, car les régions qui ne sont pas « dans l'ombre » sont censées être toutes déjà illuminées par « la vraie foi ». Mais rappelons que cela n'est vrai que très partiellement pour l'ancien empire inca. Quant aux basses terres sous domination espagnole, si l'on excepte le territoire relativement peu étendu occupé par les missions des jésuites chez les Guaraní, l'Église n'est établie que dans les principales agglomérations et leurs environs immédiats ; et la taille de ces agglomérations dépasse à peine celle de gros villages européens... Le reste est le territoire d'Indiens « sauvages », où l'Église catholique n'est présente que parce qu'elle tente d'y réaliser quelques missions ou parce qu'éventuellement des prêtres accompagnent des expéditions militaires lancées contre les « infidèles ».

Figure 1.- Représentation de l'état de l'évangélisation en Amérique du Sud au début du XVIII^e siècle



Heinrich Scherer, S. J., *Atlas novus exhibens orbem terraqueum... Pars II*, fol. 110, Munich, 1703.

S'agissant de la Compagnie de Jésus, si ses premiers missionnaires arrivent au Brésil dès 1554, ce n'est qu'en 1568 qu'elle s'établit au Pérou, bien après les autres ordres religieux. Et ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard qu'elle envoie quelques missionnaires dans les zones basses à l'ouest de Buenos Aires. Si ceux-ci travaillaient auparavant au Brésil ou au Pérou, il étaient arrivés d'Europe quelques années auparavant. En fait, il est assez rare, dans les premiers temps, que la Compagnie puisse recruter certains de ses membres sur place, parmi la population créole de la vice-royauté du Pérou. La quasi-totalité du personnel qui lui est nécessaire pour réaliser ses activités dans la région doit être recruté en Europe.

Régulièrement, en principe tous les six ans, les jésuites de la région, réunis en congrégation provinciale, désignent l'un des leurs comme « procureur », chargé de les représenter en Espagne auprès des autorités de l'Empire et à Rome auprès de la direction de la Compagnie (et éventuellement auprès du Saint-Siège). Il a normalement une double mission : d'une part de régler les questions relatives à la « province » qui l'a délégué ; et d'autre part de recruter les jésuites qui doivent éventuellement venir renforcer les effectifs de celle-ci.

Deux précisions importantes sont ici nécessaires. Il faut remarquer tout d'abord que seule une fraction, souvent assez restreinte, des jésuites ainsi recrutés est destinée aux « missions » proprement dites (c'est-à-dire à l'évangélisation des païens et à l'administration spirituelle et temporelle de ceux qui ont été convertis), les autres étant destinés aux collèges et autres établissements créés par la Compagnie de Jésus. Par ailleurs, ils peuvent avoir des statuts très différents dans l'organisation de celle-ci : simples novices, coadjuteurs temporels (chargés essentiellement de questions administratives, logistiques, éducatives, etc.),

coadjuteurs spirituels (qui, ayant été ordonnés prêtres, peuvent assumer toutes les responsabilités correspondantes) et profès (qui, outre les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, ont prononcé, après une douzaine ou une quinzaine d'années de formation, un quatrième vœu, spécial aux jésuites, d'obéissance absolue au Saint Pontife).

Il est rare que le recrutement en Espagne (et au Portugal, pendant la période où les deux pays ont été réunis sous la couronne espagnole, entre 1580 et 1640) suffise à satisfaire les besoins éprouvés pour les chrétientés d'Amérique du Sud, et il est donc nécessaire de l'élargir de façon plus ou moins importante aux pays européens relevant du même ensemble géopolitique (péninsule italienne, pays germaniques ou Pays-Bas espagnols).

Le recrutement se fait en principe sur la base du volontariat. À cet effet, de nombreuses vocations sont suscitées par les récits relatant les combats que mènent les jésuites pour conquérir de nouveaux peuples à la foi catholique. Au XVII^e siècle, quelques ouvrages en latin ou en espagnol sont publiés par des missionnaires ou par des jésuites européens. Mais ce que l'on peut appeler la « propagande missionnaire » repose principalement sur les lettres envoyées en Europe par les jésuites d'Amérique. D'une part, les « Pères provinciaux » (dirigeants d'une « province » de la Compagnie) adressent au Père général des rapports d'activité (qualifiés de « lettres annuelles », mais en fait leur périodicité est souvent très irrégulière), dont la fonction essentielle est d'être soigneusement recopiés pour édifier leurs lecteurs dans les collèges européens. D'autre part, plusieurs jésuites exerçant leur activité en Amérique adressent des lettres à leur famille, leurs collègues ou leurs anciens supérieurs pour les informer de leur arrivée, de leur voyage, de leurs premières activités, de leurs impressions, etc. ; avec celles reçues d'Amérique du Nord ou d'autres régions du monde, beaucoup de ces lettres sont regroupées dans des recueils publiés par la Compagnie de Jésus, principalement en France¹.

Comme on l'a indiqué précédemment, ces récits ont pour objectif essentiel d'exalter les luttes des missionnaires jésuites contre les ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie. La gravure ci-dessous, en frontispice du premier numéro du recueil allemand publié par le Père jésuite Joseph Stöcklein, paraît assez significative à cet égard du rôle crucial d'évangélisation confié par le Christ à la Compagnie de Jésus, dont le monogramme IHS apparaît à la fois sur le caducée d'un ange de l'Annonciation aux allures de Dieu Mercure, sur la poupe du navire et sur les deux drapeaux qui flottent aux mâts de celui-ci. Ce n'est d'ailleurs que sur ces deux drapeaux que l'éditeur fait de longs commentaires dans son avant-propos (*Zuschrift*) : le drapeau blanc est hissé sur le grand mât en l'honneur des missionnaires décédés et, s'il est frappé d'une grande croix, c'est pour signifier qu'ils sont allés jusqu'au martyre dans l'imitation de Jésus-Christ ; quant à l'autre drapeau, sur le mât à l'arrière du navire, il indique tout ce que les missionnaires actuels sont disposés à endurer dans l'imitation de leurs prédécesseurs. Si le reste de la gravure n'est pas explicité, il s'agit à l'évidence d'une allégorie de l'évangélisation : l'Ange proclame à la terre entière « Je vous annonce une grande joie », comme il l'avait fait aux bergers selon saint Luc (Luc, II, 10) ; et c'est à l'évangile selon saint Luc (Luc, XIII, 29) que se réfère également la légende de la gravure : « Et on viendra du levant et du couchant, du nord et du midi » prendre place au festin dans le Royaume de Dieu : n'est-ce pas ce que font les païens transportés dans le navire des jésuites, des païens représentés par des animaux de leurs pays d'origine et qui s'appêtent à rejoindre

¹ *Lettres édifiantes et curieuses, écrites de missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, 34 vol., 1703-1776. D'autres recueils sont publiés en Europe au milieu du XVIII^e siècle, mais pour la plupart de façon très abrégée. Seuls sont intéressants les recueils publiés à Augsbourg et Graz (*Neue Welt-Bott*, 38 vol.) et à Madrid (*Cartas edificantes y curiosas*, 16 vol.) car, s'ils se réfèrent au recueil publié en France, ils suppriment beaucoup de lettres qu'ils jugent peu intéressantes ou d'une fiabilité douteuse ; et surtout ils incluent de nombreuses lettres reçues de jésuites de langue allemande ou espagnole, absentes de l'édition française.

dans la chrétienté les fidèles de l'Église, représentés par un animal domestique couché sur le rivage...Et les pages que l'ange de l'Annonciation arbore à bout de bras ne sont-elles pas celles des lettres qu'envoient les missionnaires ?

Figure 2.- Gravure frontispice du premier numéro du Neue Welt-Bott (1726)



Les jésuites candidats à un travail outre-mer adressent au Père général des demandes circonstanciées appelées en latin *indipetæ*, autrement dit « demandes pour les Indes ». Il peut

s'agir de ce que l'on appelait les Indes orientales, à savoir l'ensemble des pays à l'est de l'Europe, ou des Indes occidentales, à savoir tous les pays de l'autre côté de l'Océan Atlantique. Les candidats peuvent ou non le spécifier, mais il arrive qu'un candidat à la Chine ou au Japon se retrouve au bout du compte affecté au Paraguay ! La décision relève exclusivement du Père général, en fonction des besoins évalués pour les différentes régions et les différentes activités, ainsi que des rapports qu'il a reçus sur les qualités spirituelles et intellectuelles des candidats, leur caractère, leur santé, etc.. Ils doivent parfois renouveler leur demande plusieurs années de suite (jusqu'à une dizaine d'années dans certains cas !), avant qu'elle finisse par être acceptée ou définitivement rejetée².

En ce qui concerne le « Paraguay », la première démarche pour recruter des missionnaires en Europe a été réalisée par le Père Diego de Torres Bollo (Pedro Lozano, S. I. : *Historia de la Compañía de Jesús de la Provincia del Paraguay*, Madrid, vol. 1, 1754, pp. 632-633 et 662-669 ; Magnus Mörner, 1953, pp. 60-62 et 1968, pp. 31-32³). En 1601, la « province du Pérou » de la Compagnie, dont il fait partie, l'envoie comme « procureur » à Rome auprès du Père général. L'étendue de cette province en rend la gestion très lourde et Torres est donc chargé de demander la création de deux « vice-provinces ». De Lima, il s'embarque en mai pour Panama puis, après la traversée de l'isthme, rejoint Portobelo afin de partir pour l'Espagne avec la Flotte des Indes. Des problèmes de navigation obligent celle-ci à relâcher à La Havane, où le général qui commande les navires de guerre refuse de l'escorter pour la traversée. Le P. Torres lui démontre que c'est contraire aux ordres royaux. Intervention judicieuse car, en arrivant au détroit de Gibraltar, la Flotte des Indes, qui transporte notamment l'or et l'argent du Pérou, y est attendue par dix-huit navires de guerre anglais. La bataille navale est féroce et finit par tourner à l'avantage des Espagnols ; le P. Torres y participe activement, un crucifix à la main, exhortant les marins à défendre leur foi contre les « perfides hérétiques ».

À Rome, il convainc le Père général de créer les deux vice-provinces souhaitées. Mais, alors qu'il est en Espagne sur le chemin du retour, il reçoit une lettre du Père général l'informant qu'il a changé ses plans et qu'il a décidé de créer une nouvelle province détachée de celle du Pérou, regroupant le Chili et les terres espagnoles à l'est des Andes : une « province du Paraguay » (*Paraquaria* en latin), dont il lui confie la direction, et pour laquelle il lui permet de recruter un cinquantaine de jésuites. C'est avec eux qu'il retourne à Lima, où il arrive en novembre 1604 en passant par Carthagène sur la côte de la Colombie. Il y est cependant très mal reçu par ses collègues, qui l'accusent d'avoir manœuvrer à son profit les dirigeants de la Compagnie. Il faudra plusieurs mois plus tard des ordres stricts du Père général pour que la nouvelle « province du Paraguay » soit effectivement mise en place. Le P. Torres pourra alors traverser les Andes avec une dizaine de jésuites pour reconnaître les régions sous sa juridiction et prendre les décisions nécessaires concernant les activités de la Compagnie.

Par la suite, jusqu'à l'expulsion des jésuites du Paraguay en 1768, une vingtaine d'expéditions sont réalisées à partir de l'Europe. Il n'est évidemment plus nécessaire normalement de passer par le Pérou, mais les trajets des voiliers, entre la péninsule ibérique et l'Amérique du Sud, durent en moyenne trois ou quatre mois (contre une dizaine d'heures d'avion actuellement !)⁴. Un

² Sur les candidatures pour l'outre-mer et la sélection des missionnaires, on pourra consulter notamment l'ouvrage du Père jésuite Pablo Hernández (*Organización social de las doctrinas guaraníes de la Compañía de Jesús*, Barcelone, vol. 1, pp. 343-349 et 571-573), et les articles réunis par Charlotte de Castelnau-L'Estoile et alii, dans *Missions religieuses modernes : « notre lieu est le monde »*, Rome, 2007, et *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs. XVI^e-XVIII^e siècle*, Madrid, 2011.

³ Voir la bibliographie générale de l'article.

⁴ Un trajet vraiment très court par rapport à celui d'un an environ que doivent accomplir les jésuites se rendant aux Philippines, car ils doivent d'abord rejoindre Veracruz sur la côte du Mexique, puis traverser celui-ci à pied ou à dos de mule pour aller s'embarquer à Acapulco : ce n'est qu'après 24 000 km de voyage qu'ils peuvent

voyage de deux mois seulement est tout à fait exceptionnel, et il peut prendre en revanche un an ou même plus en fonction des escales qu'ont imposées divers problèmes de navigation.

Ces problèmes affectent d'abord le départ des « procureurs » pour l'Europe, car ce n'est que pendant de courtes périodes que l'Espagne n'est pas en guerre contre la Grande-Bretagne, la France ou les Provinces-Unies (Pays-Bas). Le « procureur » désigné doit donc parfois attendre très longtemps à Buenos Aires que se présente une possibilité d'échapper aux navires ennemis, ou même aux corsaires et aux pirates. En 1626, la menace des corsaires oblige le procureur Gaspar Sobrino, qui est parti de Buenos Aires, à se réfugier à Bahia et à y rester pendant quatre longs mois. Lorsqu'il se décide à partir pour Lisbonne, il échappe de peu au naufrage avant son arrivée.

Jusqu'à ce que le Portugal déclare son indépendance, en 1640, le procureur peut partir par Rio de Janeiro, où sont plus fréquentes et plus rapides les liaisons avec l'Europe. C'est parce que cela n'est alors plus possible que le P. Juan Pastor, désigné comme procureur en 1644, doit traverser les Andes afin de s'embarquer à Lima pour le Panama. Dans le trajet qui le conduit ensuite à Cadix, une forte tempête rompt le gouvernail du navire et le naufrage n'est selon son récit évité que lorsque, brandissant son crucifix, il jette à l'eau un *agnus Dei* et quelques reliques des saints. Par rapport au danger ainsi encouru, le fait que le capitaine l'oblige à partager sa cabine avec une jeune fille et le père de celle-ci n'est évidemment qu'un désagrément qu'il doit affronter vaillamment.

Un fois que le procureur est arrivé en Europe, il est rare qu'il puisse repartir pour l'Amérique avant deux ou trois ans. Les démarches qu'il doit réaliser en Espagne peuvent être très longues, notamment lorsqu'il doit défendre la Compagnie contre les accusations dont elle est l'objet de la part des populations coloniales ou de diverses autorités administratives ou religieuses, ou lorsqu'il doit obtenir de la Couronne des lois, des décrets ou diverses dispositions que les jésuites d'Amérique jugent indispensables pour la réalisation de leur mission. Et il doit aussi parfois poursuivre ses démarches jusqu'à Rome, auprès du Père général et éventuellement du Pape, et pour cela s'embarquer pour Gênes à Valence ou Barcelone.

Les démarches les plus ardues sont certainement celles que doivent réaliser les PP. Francisco Díaz Taño et Antonio Ruiz de Montoya lorsque, désignés comme procureurs de la province du Paraguay après les terribles expéditions menées par les esclavagistes brésiliens contre les « réductions » créées par les missionnaires jésuites parmi les Indiens guaraní, ils arrivent en Espagne en 1638. Le P. Díaz Taño obtient du pape Urbain VIII, le 26 avril 1639, la bulle *Commissum Nobis*, qui reprend et renforce les condamnations antérieures de l'esclavage et de la servitude des Indiens. Mais, lorsqu'il repasse à Rio de Janeiro puis à São Paulo, la seule mention de la bulle papale déchaîne une tempête d'injures et de menaces, et la vie même de tous les jésuites de la région est en grand danger. Quant au P. Ruiz de Montoya, bien que gravement malade, il réalise à Madrid pour défendre les Indiens et leurs missionnaires de très nombreuses interventions auprès du « Conseil des Indes » (l'instance chargée de la définition et de l'application de la politique coloniale de l'Espagne) et finit par être reçu par le roi, dont il obtient des décrets prononçant les condamnations les plus rigoureuses contre la servitude et les massacres des Indiens et tous ceux qui s'en rendent coupables, quel que soit leur statut. Il aurait souhaité aussi obtenir du roi un décret autorisant les Indiens convertis à posséder et utiliser des armes à feu pour se défendre contre les esclavagistes, mais le souverain a préféré renvoyer cette décision au vice-roi. Jugeant malgré tout sa mission de procureur accomplie, le P. Ruiz de Montoya se rend à Séville pour retourner au Paraguay. Mais c'est alors que la proclamation de l'indépendance du Portugal l'oblige à retourner à Madrid pour reprendre ses démarches, toutes les dispositions des décrets antérieurs relatives au Portugal et au Brésil étant devenues sans objet. Ce n'est qu'en juin 1643 qu'il pourra repartir pour le Nouveau

Monde ; mais, dès qu'il arrivera à Buenos Aires, ses supérieurs l'enverront de l'autre côté des Andes pour défendre auprès du vice-roi du Pérou et de la Cour Suprême de Justice (*Audiencia Real*) les jésuites de la province contre les violentes attaques dont ils sont l'objet de la part de l'évêque Bernardino de Cárdenas.

Les détails du conflit qui de 1642 à 1668 oppose celui-ci aux jésuites du Paraguay n'ont pas d'intérêt pour cet article, à part le fait qu'il a eu de très graves conséquences sur le recrutement des jésuites en Europe. Une des plus virulentes accusations contre eux de cet évêque était en effet qu'ils comptaient un très grand nombre d'étrangers, ce qui mettait fortement en danger la souveraineté de l'Espagne sur la région...et même sur toute l'Amérique ! En 1647, il obtient du Conseil des Indes l'interdiction pour les prêtres « étrangers » de partir pour les colonies. Sur tous les jésuites qui attendent alors à Séville de s'embarquer pour les Amériques, 85 sont étrangers ; sur les 39 jésuites que le Père Juan Pastor a à grand peine rassemblés pour le Paraguay, 25 sont étrangers, et il se voit forcé de les renvoyer dans leurs patries. Le recrutement de jésuites étrangers sera ensuite interrompu pendant une cinquantaine d'années.

Il faut dire que les manœuvres de l'évêque n'ont fait qu'aviver les suspicions des autorités espagnoles à l'égard des prêtres et religieux « étrangers », même s'ils relèvent de pays européens appartenant au même Empire. C'est pourquoi pendant longtemps des jésuites wallons, flamands, italiens ou autrichiens ont hispanisé leurs noms, non seulement pour les rendre plus facilement prononçables, mais surtout pour apaiser les méfiances des autorités en Espagne et aux Amériques, ainsi que celles des populations coloniales.

De façon générale, la tâche des procureurs envoyés en Europe par les jésuites d'Amérique est entravée par la complexité et la longueur des procédures d'examen des dossiers individuels, d'enregistrement des bagages et plus généralement des biens et équipements qu'ils ont été chargés d'acquérir pour l'ensemble de leur province ou en particulier pour tel collège, tel établissement missionnaire, etc. (livres, ornements sacerdotaux, vases sacrés et autres objets liturgiques, statues ou tableaux, instruments musicaux, reliques, et au moins dans les premiers temps coffres remplis de verroterie et autres objets de pacotille destinés à éblouir et séduire des « sauvages » vivant encore à l'âge de la pierre, etc.) ; les procureurs peuvent aussi avant leur départ d'Amérique avoir été chargés par l'un ou l'autre membre de la bourgeoisie coloniale de faire certains achats ou de réaliser certaines opérations. À chacun des jésuites admis à embarquer est attribuée sur le trésor royal une indemnité censée couvrir les frais du voyage, mais qui avec la dépréciation n'en couvrira plus finalement que le tiers ou le quart.

Avant l'indépendance du Portugal, le départ des expéditions missionnaires se fait normalement de Lisbonne. Par la suite, il se fait de Séville, jusqu'à ce qu'en 1720 l'ensablement du Guadalquivir oblige à partir de Cadix ou Puerto de Santa María. Les procureurs qui reviennent d'Italie, avec éventuellement un certain nombre de jésuites qu'ils ont recrutés, doivent alors, après avoir affronté des tempêtes assez fréquentes en Méditerranée, passer par le détroit de Gibraltar : cela n'est pas toujours possible, en raison des risques d'attaque par des navires ennemis ou des pirates « barbaresques » d'Afrique du Nord ; il faut alors traverser toute l'Andalousie pour rejoindre la côte atlantique.

C'est ce que doivent faire aussi, pour rejoindre seuls ou en petit groupe le Père procureur au port d'embarquement de l'expédition, des jésuites d'Autriche ou de Bohême qui ont été désignés pour le Paraguay. Le P. Anton Sepp quitte son Tyrol natal en février 1689 et rejoint Gênes le 9 juillet en passant par Trieste (après avoir échappé à des tentatives de vol et d'assassinat). Il ne parvient à Cadix que le 11 septembre, soit sept mois après son départ. Près de soixante ans plus tard, le P. Florian Paucke quitte la Bohême le 8 janvier 1748 et est ordonné prêtre un peu à la va-vite sur le chemin de Livourne, où il arrive à la mi-février. Il en

repart quelques jours plus tard pour Lisbonne sur un bateau marchand suédois, en compagnie de six autres jésuites et quatre franciscains, tous ces religieux n'étant nullement gênés par les sympathiques hérétiques qui composent l'équipage... Des tempêtes répétées empêchant de franchir le détroit de Gibraltar, et comme le temps presse pour rejoindre Lisbonne avant le départ de la flotte pour l'Amérique, il se résout à la fin mars à prendre la route à cheval ; il n'arrive dans la capitale du Portugal que le 12 avril, soit plus de trois mois après son départ.

Les trajets des jésuites belges pour rejoindre le port d'embarquement ne sont pas moins mouvementés. Josse Van Suerck, né à Anvers et donc appartenant à la province « flandro-belge » de la Compagnie de Jésus⁵, est en septembre 1627 désigné pour accompagner le P. Gaspar Sobrino dans son expédition pour le Paraguay. Pour le rejoindre à Séville, il n'a qu'une nuit pour se préparer. Au moment du départ, le P. Jacques Van de Walle, s'exprimant au nom de ses frères et camarades éplorés, lui dédie deux longs poèmes en latin, qui nous été conservés⁶. Avec trois compagnons désignés comme lui pour les missions du Paraguay, ils se rend à pied à Paris. Mais, lorsqu'ils y demandent au recteur du collège des jésuites la permission de louer des chevaux pour ne pas manquer le départ de la flotte, celui-ci leur répond qu'il ne permettrait jamais « que des imitateurs de Xavier voyagent à cheval » !. Ils continuent donc leur route à pied jusqu'à Bordeaux, où un recteur de collège plus compréhensif les engage au contraire à louer des chevaux pour traverser l'Espagne et le Portugal jusqu'à Lisbonne.

Deux ans plus tard, son frère Antoine van Suerck est lui aussi désigné pour le Paraguay, avec l'expédition du P. Francisco Díaz Taño. Avec un petit groupe de jésuites des provinces « flandro-belge » et « gallo-belge » de la Compagnie (dont le P. Nicolas Du Toiet ou Del Techo, qui racontera à Liège en 1673 cet épisode dans son *Historia Provinciae Paraquariae Societatis Iesu*, pp. 345-346), il se rend à Dunkerque puis à Douvres pour s'embarquer sur un navire anglais en partance pour Lisbonne. Afin de voyager plus commodément parmi un équipage d'hérétiques, les jésuites se sont mis en habits civils, sous lesquels le P. Antoine cache une petite cassette en argent qui lui a été remise par le Père provincial d'Angleterre et qui contient des hosties consacrées devant leur permettre de communier en cachette pendant le voyage. Lors d'une dernière inspection au moment d'embarquer, cette cassette est découverte par un membre de l'équipage, et il ne peut la récupérer que sous les véhémentes menaces de passagers portugais. Il mourra pendant la traversée pour les Amériques, probablement victime d'une dose exagérée d'antimoine que lui a administrée un de ses compagnons pour soigner un mal dont il souffrait.

Pendant longtemps, la flotte pour le Nouveau Monde est composée de *navios de permiso*, qui ne sont autorisés à faire qu'une seule liaison par an. Plus tard, la réglementation sera relâchée et des liaisons plus fréquentes pourront être réalisées avec des *navios de registro*. Dans tous les cas, des problèmes administratifs peuvent retarder ou empêcher l'embarquement des jésuites. Par deux fois, en 1622 et en 1626, les autorités au port de Lisbonne s'opposent pour diverses raisons au départ du bateau dans lequel ils doivent s'embarquer. Pour lever cette interdiction, il faut dans le premier cas l'intervention de la duchesse de Mantoue, qui représente le roi d'Espagne au Portugal, et dans le second des

⁵ Il est le troisième de sept frères qui tous intégrèrent celle-ci. S'il s'agit d'un cas exceptionnel, il est assez fréquent qu'un jésuite ait un frère, une sœur ou un autre membre de sa famille entré également dans les ordres. Et de façon générale les missionnaires jésuites font partie de familles se distinguant par l'ardeur de leur foi.

⁶ Ils sont signés Wallius : « Quando hanc tibi mentem non amor exuerit patriæ (...), Juste, vale, vale, Americis spes addita regnis, nunc desiderium Belgarum... » (F. Kieckens, S. J. : « Les anciens missionnaires belges en Amérique », *Précis historiques*, Bruxelles, 1879, vol. XXVIII, , pp. 348-351). Notons que Josse Van Suerck avait été compagnon de formation au noviciat de Malines de saint Jean Berchmans. Au Paraguay, il s'illustrera notamment, sous le nom de Justo Mansilla, par son héroïsme dans la défense des Indiens guaraní contre les esclavagistes brésiliens.

suppliques répétées des jésuites promettant à l'officier de réaliser en sa faveur « une grande quantité de messes, de prières et de mortifications corporelles » (F. Kieckens, *ibid.*, p. 352). D'autres facteurs (arrivée après le départ de la flotte, crainte des corsaires ou des navires ennemis, réquisition des bateaux pour des opérations militaires, etc.) peuvent aussi rendre très longue l'attente des jésuites au port d'embarquement : respectivement un an et cinq mois pour les PP. Sepp et Paucke dont il a été question ci-dessous, et jusqu'à deux ans pour l'expédition confiée en 1689 au P. Ignacio de Frías. Pendant une telle attente, il faut parfois déplorer la mort du procureur, ou de l'un ou l'autre membre de son groupe. Les jésuites évidemment exercent déjà leur apostolat parmi la population du port et des environs, parmi aussi les matelots pour les éloigner des mauvaises fréquentations auxquelles ils sont tentés de s'adonner dans les ports. À Séville ou Cadix, ceux qui n'ont encore qu'une très faible connaissance de l'espagnol profitent aussi de cette attente pour parfaire leur apprentissage.

Lorsque vient enfin le jour de l'embarquement, les membres de l'expédition se dirigent en procession vers les navires qui les conduiront aux Amériques. Il n'y a jamais un seul navire qui leur soit réservé, et ils doivent donc voyager avec des fonctionnaires ou militaires de différentes catégories, des commerçants accompagnés de leur famille, de leurs commis et domestiques, souvent des esclaves du capitaine ou de divers passagers, éventuellement des membres d'autres autres religieux, etc. Il se peut aussi que les jésuites soient répartis dans deux ou trois navires, même si le procureur souhaite évidemment qu'ils soient tous regroupés sous son autorité directe.

En plus des bagages et marchandises qu'ils emportent pour l'Amérique, les navires nolisés (souvent des galions) doivent embarquer tout ce qui sera nécessaire pour l'équipage et les passagers pendant les très longs mois de la traversée, et notamment des provisions d'eau, de vin et de divers produits d'alimentation, ainsi que des animaux vivants qu'il faudra sacrifier au fur et mesure des besoins (souvent quelques bœufs, des dizaines de porcs et de moutons, des centaines de poules ou autres volailles). Les cargaisons sont ainsi très importantes, et même assez souvent trop importantes. Dans les tempêtes, ou face à des navires ennemis, cela peut rendre les manœuvres très difficiles, et d'autant plus si les cargaisons sont mal réparties. Souvent les navires sont armés, mais encore faut-il en cas d'attaque avoir le temps et la possibilité de charger les canons. Comme les risques d'abordage par des navires ennemis, des corsaires ou des pirates sont surtout importants au cours du trajet d'une dizaine ou une quinzaine de jours jusqu'aux Canaries, la flotte est normalement jusque-là accompagnée par des navires de guerre.

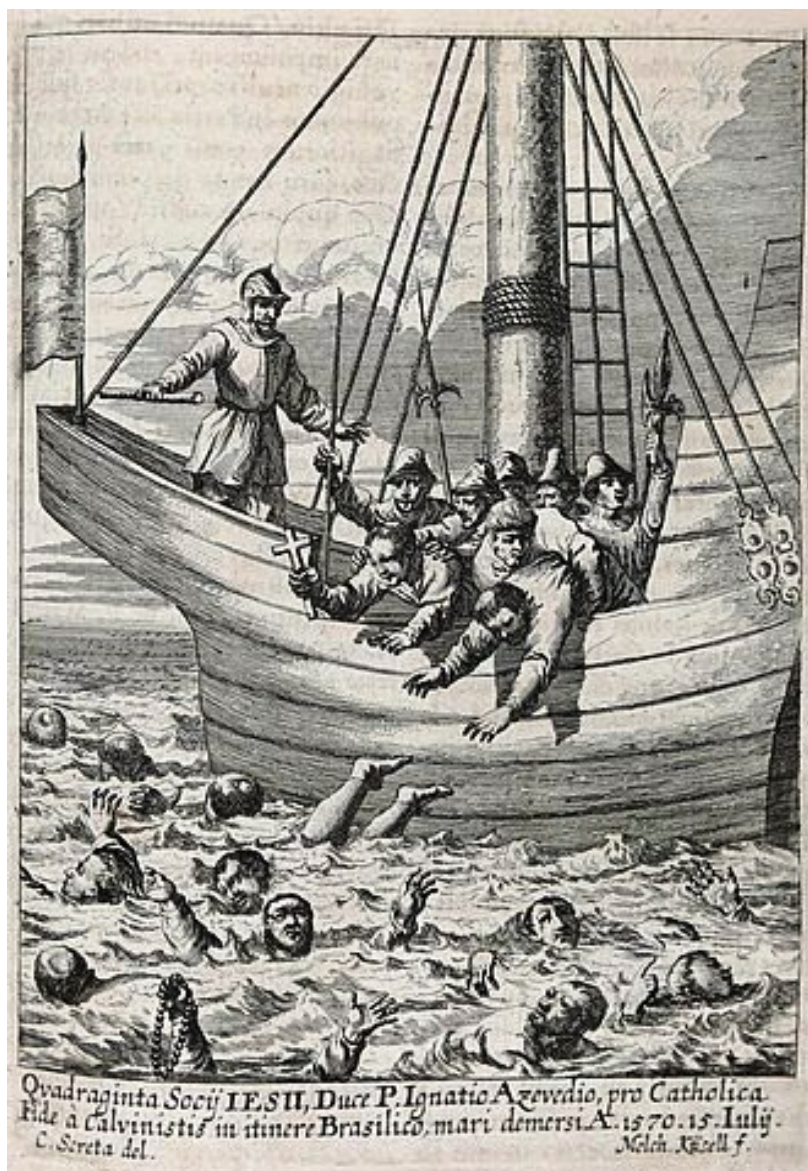
Cela n'empêche pas le navire où s'est embarqué le procureur Francisco Burges, navire qui quitte Cadix le 20 mars 1710, d'être dès le lendemain attaqué par des navires de guerre hollandais. Lourdemment chargés et peu armés, tous les navires espagnols se rendent sans pratiquement résister et Burges est avec les autres passagers abandonné sur un rivage près de Lisbonne, non sans qu'ils aient été au préalable dépouillés de tous leurs biens et « accablés d'opprobres ». Le P. Burges, quant à lui, est averti par le capitaine hollandais que « lui et les siens ne devaient plus jamais essayer de se rendre en Amérique pour y répandre une doctrine perverse ». Parmi les passagers de la flotte espagnole se trouvait l'archevêque de Lima, que les assaillants, trop contents de leur prise, emmènent prisonnier aux Pays-Bas ; et pour lui servir d'interprète ils emmènent aussi un jésuite flamand qui faisait partie du groupe en partance pour le Paraguay, le P. Barthélémy De Blende, natif de Bruges. L'archevêque sera tellement touché par le dévouement du jésuite et l'efficacité de ses interventions que, après que des démarches diplomatiques lui ont permis de regagner l'Espagne et de s'embarquer à nouveau pour le Nouveau Monde, il veut le retenir auprès de lui et lui offre à cet effet une confortable pension. Mais cela ne peut détourner le P. De Blende de sa vocation missionnaire et il repart donc pour le Paraguay dès qu'il peut intégrer une nouvelle expédition. Il y mourra

peu de temps après, martyrisé par les Payaguá, des Indiens nomades écumant les fleuves au nord d'Asunción. Le P. Burges, quant à lui, ne reviendra à Buenos Aires que dix ans après l'avoir quitté comme procureur...⁷.

Le sort réservé aux missionnaires du P. F. Burges paraîtra bénin par rapport à celui infligé en 1570 par des corsaires huguenots de La Rochelle à quarante jésuites en partance pour le Brésil : car, à l'exception d'un frère qu'il gardent comme cuisinier, il les jettent à la mer où ils meurent tous noyés.

Figure 3.- Martyre de quarante missionnaires jésuites qui partaient pour le Brésil

⁷ N. del Techo et L. Orosz : *Decades virorum illustrium Paraquariæ Societatis Iesu*, Tyrnaviæ [Tyrnau], 1759, pp. 114-116. *Lettres édifiantes et curieuses*, op. cit., 14^e recueil, 1720, pp. 192-214.



Gravure par Melchior Küsel, Illustration de Matthias Tanner : *Societas Iesu usque ad sanguinis et vitae profusionem militans*, Praga, 1675, p. 171.

En 1743, un navire où se trouvaient des missionnaires allemands en partance pour Quito est attaqué par des pirates anglais alors qu'il s'apprête à entrer dans le port de Carthagène. La situation devient bientôt à tel point désespérée que, le rivage étant très proche, l'équipage et les passagers s'y enfuient à la nage ou en canot. Sur les 57 missionnaires, cinq ont malheureusement trouvé la mort dans l'affrontement, mais les autres, aidés par un Indien,

ont pu le lendemain rejoindre le port à travers la forêt (*Neue Welt-Bott*, t. 38, 1761, pp. 75-78). Au total, les missionnaires ne sont victimes que de très peu d'attaques par des navires ennemis. Mais la crainte de ces attaques peut, pendant des périodes parfois très longues, empêcher leur départ, ou les obliger à chercher un refuge dans un port d'escale. Notons qu'en 1632, lorsque le P. procureur J. B. Ferrufino quitte Buenos Aires pour l'Europe, les trois navires qui font la traversée sont attaqués par des pirates, mais seul le navire où il est embarqué leur échappe.

Dans les traversées entre l'Ancien et le Nouveau Monde, ce n'est pas en fait dans les affrontements avec des navires ennemis, mais essentiellement dans les naufrages et autres accidents de navigation que perdent la vie un très grand nombre de jésuites, probablement plus de deux cents entre le début et la fin des missions au Paraguay.

L'un des naufrages les plus dramatiques est sans doute celui qui anéantit presque entièrement un groupe de jésuites peu avant qu'ils n'atteignent Buenos Aires (*Neue Welt-Bott*, t. 38, 1761, pp. 140-150). Le voyage jusque-là s'est très bien passé, avec des vents favorables. Mais à la hauteur de l'île de Santa Catalina le capitaine apprend que deux navires de corsaires anglais attendraient son bateau à l'embouchure du Río de La Plata. Pour leur échapper, il tente de se réfugier près de la côte. Mais dans l'obscurité il s'en approche beaucoup trop, si bien que le bateau finit par s'ensabler. Il est ensuite secoué et couché pratiquement sur le flanc par des vents et des vagues dont la violence redouble constamment. Seuls un petit nombre de marins et de passagers, dont six jésuites sur trente, parviennent à rejoindre la terre ferme, en canot, sur un petit radeau qu'ils ont réussi à assembler, ou à la nage. Mais il leur est impossible de secourir ceux qui n'ont pu quitter le navire et c'est désespérés qu'ils les voient emportés par les flots pour un voyage vers l'éternité.

L'embouchure du Río de La Plata est très longue, très large et parsemée d'îlots, écueils et bancs de sable qui y rendent la navigation très difficile, sauf pour des pilotes très expérimentés.

En février 1636, le P. procureur J.B. Ferrufino part de Lisbonne pour le Paraguay avec un groupe d'une vingtaine de jésuites. La traversée se fait sans problème jusqu'au niveau de Rio de Janeiro. Mais c'est alors que le navire se trouve immobilisé par une absence de vent pratiquement totale (ce qu'on appelle un calme plat). Sous ces latitudes, la chaleur est insupportable, et cette situation se prolonge tellement qu'il faut bientôt diminuer drastiquement les rations d'eau et de nourriture. Puis au calme succède une forte tempête pendant cinq jours, puis de nouveau un très long calme, puis encore une tempête furieuse pendant trois jours. Le navire arrive enfin devant l'embouchure du Río de La Plata, et un jour plus tard il pouvait aborder à Buenos Aires. Mais le pilote, inexpérimenté, a peur de s'y engager et s'en éloigne tellement que, les tempêtes aidant, on finit par perdre de vue les côtes de l'Amérique pendant plusieurs jours. Les vents changeant constamment de direction, le navire erre entre le Río de La Plata et le Brésil pendant une quinzaine de jours. Pour tout l'équipage et tous les passagers, il ne reste plus à la fin qu'une barrique d'eau, un peu de biscuit et quelques raisins secs. Quand ils finissent par débarquer au Brésil, les jésuites ne sont plus que des squelettes ambulants, vêtus de soutanes en lambeaux ; ils y sont accueillis très généreusement dans les collèges de la Compagnie, mais ce n'est qu'à la fin décembre qu'ils pourront repartir pour Buenos Aires⁸.

Lorsqu'au cours des traversées leur vie se trouve mise gravement en danger, les jésuites, comme les autres passagers et les membres de l'équipage, recommandent leur âme à

⁸ *Cartas Anuas de la Provincia del Paraguay, Chile y Tucumán de la Compañía de Jesús, 1609-1637*, Introducción de P. Leonhardt, S. I., vol. 2, 1929, pp. 450-454; N. Del Techo, S. I., *Historia Provinciae Paraquariæ Societatis Iesu*, p. 313.

Dieu, procèdent à des confessions générales et récitent force neuvaines et litanies ; ils peuvent aussi promettre, si leur vie est sauve, de faire célébrer un certain nombre de messes et de neuvaines, de procéder à des jeûnes ou réaliser des aumônes, etc. Les pratiques propitiatoires ne sont pas absentes, par exemple, pour calmer la fureur de la mer, y immerger la statue d'un saint, y jeter des *agnus Dei*, des reliques, un peu de terre du sépulcre de saint Jean Népomucène, etc.

De façon générale, la vie à bord pendant ces longues traversées devient vite très pénible, en raison de l'entassement des passagers (souvent sur trois ou quatre couchettes superposées), des odeurs infectes dégagées par les animaux transportés, de la multiplication rapide des puces, des punaises et surtout des poux et des rats, de la dégradation de la qualité de l'eau et des aliments, etc. En tout état de cause, les jésuites s'efforcent de mener jusqu'au bout une vie religieuse qui s'écarte le moins possible de celle qu'ils suivent dans les collèges de la Compagnie, par la célébration des messes, des autres actes du culte et des fêtes de la liturgie, par les prières collectives, par des séances de recueillement et méditation, etc. Ils convoquent aux cultes les autres passagers et les membres de l'équipage, leur prodiguent des sermons, s'efforcent de ramener dans le droit chemin de la foi catholique ceux qui s'en sont écartés, etc. : c'est déjà, autrement dit, de premiers exercices de leur activité missionnaire. Ils peuvent aussi s'émerveiller ou s'étonner de découvrir une faune marine inconnue, d'apercevoir parfois la nuit des feux Saint-Elme à la pointe des vergues, d'assister aux rites des marins lors du passage de l'Équateur, ou encore, comme les conquérants de José Maria de Heredia, de voir « monter en un ciel ignoré du fond de l'Océan des étoiles nouvelles »...

Lorsqu'ils débarquent au port de Buenos Aires, ils y sont accueillis par les autorités civiles et ecclésiastiques et par un peuple en fête, puis ils sont conduits à l'église pour un premier *Te Deum*. Pour recouvrer leurs forces, il leur faut souvent demeurer un bon mois au collège de la Compagnie de Jésus. Pour agrémenter leur séjour, les dirigeants de celle-ci ont souvent fait venir de leurs « réductions » chez les Guaraní un groupe plus ou moins important d'enfants et de jeunes gens afin qu'ils éblouissent les nouveaux venus par leur dextérité dans l'exécution des plus belles musiques européennes ou des pas de danse les plus compliqués en honneur dans la cour des rois. C'est ainsi qu'en 1622 le P. Antonio Ruiz de Montoya, supérieur des missions du Guairá, à la frontière avec le Brésil, a fait faire un trajet de près de 2 000 km (soit environ trois mois de navigation en canot ou en *balsa*⁹) à un petit groupe de choristes afin d'accueillir à Buenos Aires les nouveaux missionnaires conduits par le Père procureur Francisco Vázquez. Mais ils contacteront la variole sur le chemin du retour et mourront presque tous avant d'arriver dans leur réduction d'origine, laquelle ne tardera pas à être elle aussi dévastée par l'épidémie.

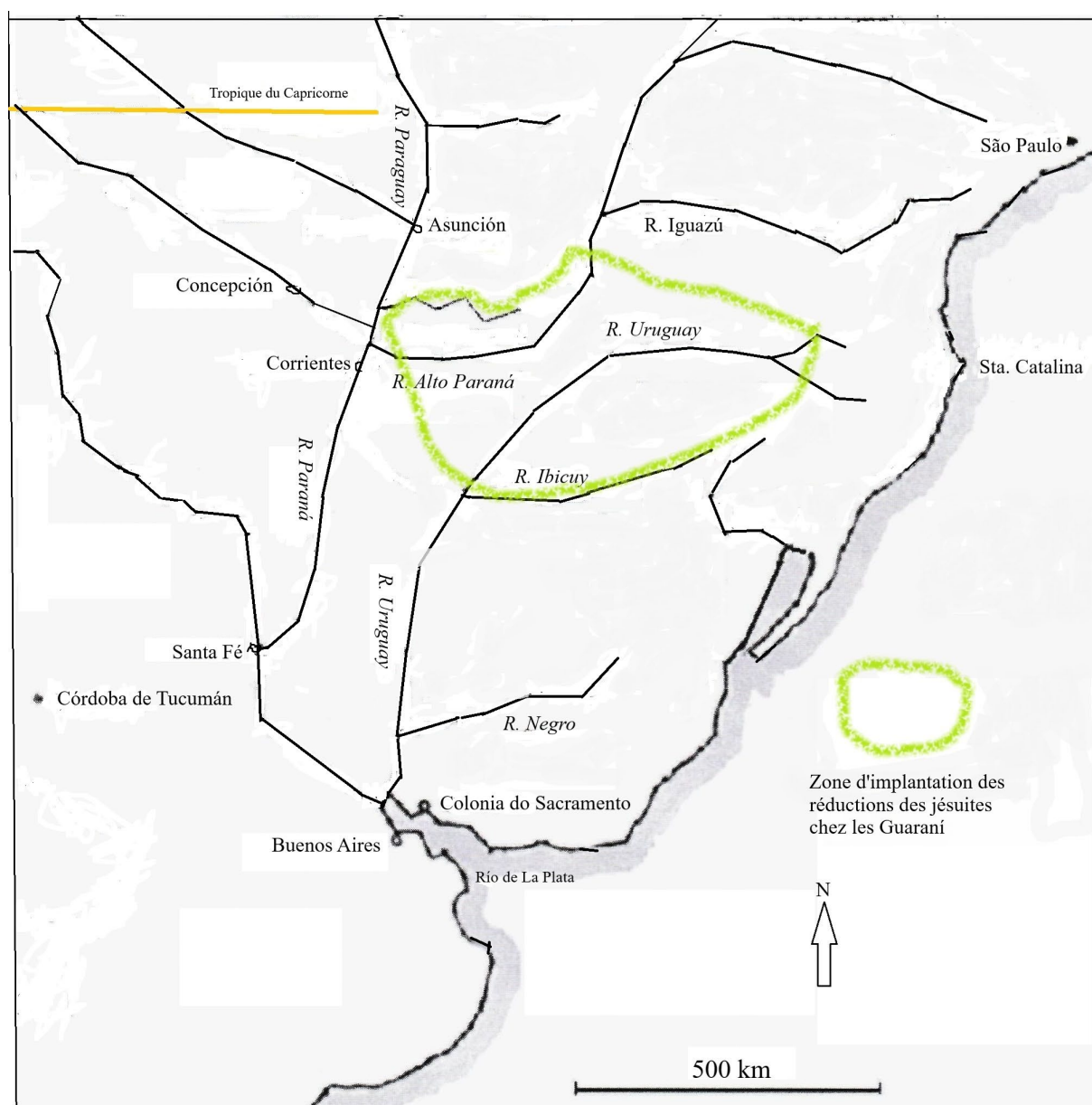
Par contraste avec les fastes de leur réception, les jésuites arrivés d'Europe sont stupéfaits de constater que Buenos Aires, qu'ils s'imaginaient la « capitale » de toute cette partie de la vice-royauté du Pérou, n'est jusqu'au début du XVIII^e siècle qu'une très petite bourgade, dont les deux « rues » sont bordées de chaumières...

Mais, sauf pour l'un ou l'autre d'entre eux, Buenos Aires n'est qu'une étape. En fait, ils vont se diviser en deux groupes. Un premier groupe va se diriger vers Córdoba de Tucumán, à environ 150 km au nord-ouest de Buenos Aires. Il comprend lui-même trois sous-groupes : d'une part les jésuites qui sont destinés à travailler dans les différents établissements que possède ou dirige la Compagnie de Jésus dans les agglomérations coloniales (comme ministres du culte, enseignants, administrateurs, artistes, techniciens, etc.) ; d'autre part des jésuites qui sont destinés à travailler ultérieurement dans les missions (chez les Guaraní ou

⁹ Sorte de radeau manœuvré par une vingtaine d'Indiens, où l'on a aménagé une petite cabane pour se protéger de la pluie, du soleil et des moustiques, pour se recueillir, éventuellement célébrer la messe, etc..

dans d'autres groupes ethniques), mais qui doivent préalablement terminer leur formation, notamment philosophique et théologique ; et enfin, éventuellement, des jésuites qui sont destinés à renforcer leur Compagnie au Chili et qui doivent donc, à partir de Córdoba, entreprendre la traversée des Andes. Le deuxième groupe de jésuites arrivés d'Europe se dirige directement vers les « réductions » établies par la Compagnie chez les Guaraní, entre les fleuves Paraná et Uruguay (voir la carte ci-dessous). Ils devraient normalement, comme ceux qui doivent terminer leur formation religieuse, acquérir d'abord pour réaliser efficacement leur travail d'évangélisation des connaissances minimales dans les domaines géographique et linguistique ; mais les besoins sont tels qu'on se résout souvent à les en dispenser, en pensant qu'en définitive ils pourront en quelque sorte se former « sur le tas » et qu'au cours des longs mois du voyage depuis l'Europe le Père procureur aura pu déjà leur donner un certain nombre de connaissances de base.

Figure 4.- Carte du « Paraguay » au temps des missions jésuites (XVII^e - XVIII^e s.)



Carte établie par l'auteur

Que ce soit pour aller à Córdoba de Tucumán ou pour rejoindre les réductions chez les Guaraní, il faut environ un mois de trajet. Dans le premier cas, les jésuites intègrent des caravanes qui peuvent comprendre plusieurs dizaines de charrettes ou chariots, semblables aux caravanes de pionniers que l'on voit dans les films sur le Far West. Les chariots sont normalement tirés par deux paires de bœufs, auxquels il faut ajouter ceux qui doivent les remplacer à chaque étape, les vaches et moutons qui seront sacrifiés au fur et à mesure pour la nourriture des voyageurs, ainsi que les chevaux des gardiens. Comme la chaleur dans la journée est étouffante, on voyage normalement en fin de journée et aux premières heures de la matinée. Pendant les heures de repos, les chariots sont disposés en cercle, pour empêcher le bétail de s'égarer dans la nature, mais aussi pour faciliter la défense en cas d'attaque par des Indiens nomades : ceux-ci, qui parcourent ces étendues désertiques, sont la terreur des Espagnols et des créoles. Le Père Florian Paucke nous a laissé un récit très vivant et pittoresque de son voyage vers Córdoba de Tucumán en mars 1749¹⁰. Il s'émerveille de la générosité du chef d'une petite famille nomade rencontrée sur son chemin : ce païen lui a en effet fait cadeau d'une très belle sangle de cuir et d'une rêne tressée avec des plumes d'autruche, et il s'est refusé à recevoir en échange les petits présents que lui tendait le missionnaire.

L'attitude de celui-ci est on ne peut plus différente de celle du Père Anton Sepp, une soixantaine d'années auparavant. En 1691, pour se rendre dans les réductions chez les Guaraní où ils sont affectés, le groupe de missionnaires dont il fait partie remonte le fleuve Uruguay en canot ou en *balsa*, les embarcations étant manœuvrées par trois centaines de Guaraní que l'on a fait venir à cet effet des réductions. Mais, avant de les atteindre, il faut traverser une vaste zone peuplée de nomades païens. Lors d'une étape, ils sont abordés par une petite bande d'Indiens Yaro, qui proposent de leur vendre des chevaux. C'est une aubaine pour les missionnaires, et le P. Sepp s'amuse de les voir se défaire d'un cheval pour une épingle ou une poignée de *yerba*¹¹. Il propose même à l'un d'eux de lui acheter pour quelques épingles et hameçons un petit garçon qu'il a repéré. Mais pour cela il faut convaincre la mère. Or, les femmes de ces « sauvages », d'une laideur repoussante, peuvent être à bon droit qualifiées de tigresses sanguinaires : est-ce qu'elles ne sèvent pas leurs enfants avec de la viande crue ? Toujours est-il que l'amour maternel de cette « vieille mégère », attisé sans aucun doute par le démon, la pousse à refuser de vendre son fils au jésuite, et aussi la petite fille dont celui-ci lui dit qu'à défaut il pourrait s'en satisfaire (A. Sepp, S.J., *Reiß-Beschreibung, wie dieselbe aus Hispanien in Paraquariam kommen*, 1696, pp. 177-186). Le missionnaire ne se doute pas alors que moins de deux siècles plus tard tous les nomades de cette région auront complètement disparu ni, *a fortiori*, qu'il aura lui-même, une dizaine d'années plus tard, contribué à la disparition des groupes nomades qui s'interposaient entre les réductions chrétiennes et les troupeaux de bétail en liberté indispensables à leur reproduction du point de vue économique.

Une quarantaine d'années plus tard, le P. François Xavier Limp écrit le 1^{er} janvier 1731 que le bon ange qui a protégé son groupe de missionnaires pendant la traversée de l'Océan les a également préservés pendant la navigation sur l'Uruguay jusqu'aux réductions chez les Guaraní : en effet, si une épidémie de petite vérole a soudainement attaqué le groupe de trois cents rameurs guaraní qui les

¹⁰ *Zwettler Codex 420, Hin und Her, Hin süsse und vergnügt, Her bitter und betrübt...*, vol. 1, 1959, première partie, chapitre IX.

¹¹ La *yerba*, c'est à proprement parler un arbuste (*ilex paraguariensis*) dont les feuilles donnent, après broyage, une boisson semblable au thé : le *maté*.

accompagnaient et en a emporté deux cents en quelques jours, aucun des jésuites n'a même été touché (*Neue Welt-Bott*, t. 32, 1755, pp. 113-115).

Les jésuites du Paraguay, cependant, seront en 1767-1768 emportés par l'épidémie d'absolutisme qui s'est abattue sur les principaux royaumes catholiques d'Europe. Après le Portugal en 1759 et la France en 1764, le roi d'Espagne Charles III, pour des raisons encore mal élucidées, décrète en 1767 l'expulsion de la Compagnie de Jésus de tout son Empire. Cette décision ne sera exécutée au Paraguay qu'en deux temps : en 1767 en ce qui concerne les jésuites présents dans les agglomérations coloniales et leurs environs ou dépendances ; et en 1768 pour les jésuites présents dans les « réductions » chez les Guaraní.

Pour mener à bien l'expulsion, la camarilla au pouvoir à Madrid a nommé comme gouverneur à Buenos Aires Francisco de Paula Bucareli y Ursúa, Selon la notice que lui consacre en Espagne la Academia Nacional de la Historia, il est alors connu de longue date pour la haine féroce qu'il nourrit contre les jésuites, et c'est sans doute la raison de sa nomination, alors que ce militaire ne s'est illustré jusqu'alors que par des campagnes en Afrique du Nord.

En juillet, au jour fixé par les ordres reçus de Madrid, le marquis de Bucareli fait procéder à l'arrestation de tous les jésuites dans toute la région. Au petit matin, ses soldats forcent la porte des collèges et autres établissements des jésuites et les entassent tous sans ménagement dans une seule pièce. On s'empare de tous les objets en leur possession, même leurs bréviaires, et même les signets qui s'y trouvent, de peur sans doute qu'ils n'y aient transcrit quelques secrets. Et l'on fouille toutes les pièces, à la recherche des trésors que les religieux y ont sans aucun doute dissimulés. À Córdoba de Tucumán, Bucareli avait assuré au commandant du détachement qu'il trouverait dans le collège de la Compagnie de Jésus plus de deux millions de pesos en argent liquide, en lui donnant instruction de lui faire parvenir déjà un demi-million de pesos « pour payer la troupe » ; et il enrage quand celui-ci lui annonce qu'il n'a trouvé en tout et pour tout que 4 900 pesos et quelques vieilles chaises... Il a interdit que les jésuites puissent dire la messe et même l'écouter. Ses ordres pour leur transfert vers les navires qui doivent les emporter en Espagne sont d'une rigueur extrême. Dans la traversée des agglomérations, les soldats doivent tuer sans ménagement les jésuites qui paraîtraient vouloir s'écarter des convois ; et des menaces de mort ont été édictées aussi contre les habitants qui voudraient s'adresser à eux pour leur manifester leur compassion ou leur donner un peu de nourriture. Ces convois en définitive ressemblent fort à ceux des bagnards, mais avec quand même quelques différences : ici les condamnés ne partent pas pour le Nouveau Monde mais en sont expulsés ; ils n'ont aucune connaissance des crimes dont ils sont accusés, ni même d'un procès où ils auraient été condamnés ; et le marquis a eu la bonté de ne pas les enchaîner...

L'expulsion des jésuites se trouvant dans les missions ou « réductions » ne sera réalisée que l'année suivante. Il y a deux raisons à ce délai. La première est que, pour remplacer les quelque 80 jésuites qui dirigent les bourgades missionnaires chez les Guaraní, il n'est pas aisé de trouver suffisamment de prêtres dans le clergé et les ordres religieux, et encore moins de prêtres volontaires. La seconde est que le général Bucareli est sans doute encore tourmenté par la mémoire des récits qui ont défrayé l'Europe une douzaine d'années auparavant sur la « guerre » menée par des Guaraní qui refusaient d'être déportés de leurs terres ancestrales, dans le cadre d'un traité d'échange de territoires signé entre l'Espagne et le Portugal ; ne disait-on pas que les jésuites étaient à la tête des rebelles, et cela pour défendre un royaume fabuleux qu'ils s'étaient taillé dans la région ?

Toujours est-il que, lorsque les premiers groupes de jésuites expulsés sont embarqués pour Cadix, Bucareli a convoqué à Buenos Aires une centaine de dirigeants indiens des

réductions et, pour les amadouer, leur fait un beau discours¹² où il leur prodigue force promesses sur le grand bonheur dont ils jouiront une fois libérés de la servitude où les maintiennent les jésuites, sur la pleine propriété qu'ils récupéreront en ce qui concerne les biens accaparés par ceux-ci, sur toutes les mesures qu'il va prendre pour qu'ils puissent vivre en égalité avec les autres sujets de Sa Majesté Catholique, sur l'Université qu'il va créer à leur profit, sur l'espoir qu'ils auront de voir leurs enfants accéder eux aussi à la prêtrise, etc. Mais sans doute n'est-il pas bien sûr que ces belles paroles suffiront pour que les Indiens acceptent sagement l'expulsion de leurs maîtres ? Peut-être aussi les jésuites vont-ils les mobiliser pour s'opposer à leur expulsion ? Toujours est-il qu'il finit par lancer sur les réductions tout un corps d'armée (1 500 soldats, avec en outre les services d'intendance) pour s'emparer d'un petit nombre de curés de campagne, dont beaucoup sont vieux ou malades : un déploiement de forces bien inutile, car les missionnaires ont été les premiers à accueillir les soldats et à conseiller également à leurs ouailles de leur faire le meilleur accueil. Il est évident que le gouverneur ne tiendra aucune de ses belles promesses et que le régime qu'il imposera aux Guaraní des réductions – sans avoir évidemment aucune connaissance des problèmes coloniaux, et encore moins évidemment de ceux de la politique indienne – les enfoncera dans la servitude et l'exploitation : les bourgades seront progressivement abandonnées, leurs derniers habitants étant emportés par les conflits qui ravageront la région après les indépendances.

Au total, plus de 450 jésuites de la région du Paraguay sont embarqués pour Cadix, dans des conditions d'une dureté telle que plusieurs mourront dans la traversée ; auxquels il faut ajouter ceux qui décéderont après leur arrivée, en Espagne même ou dans les trajets qu'on leur fera subir pour les expulser en Italie¹³.

Des fameuses « réductions » des jésuites au Paraguay, il ne reste plus que des pans de ruines inscrites au patrimoine de l'UNESCO.

Figure 5.- Ruines d'une réduction au Paraguay

¹² Le comte de Bougainville, qui était présent, en fait mention dans son *Voyage autour du monde*.

¹³ Plusieurs des jésuites expulsés (J. Cardiel, L. Casado, M. Dobrizhoffer, D. Muriel, F. Paucke, J. M. Peramás, etc.) ont pendant leur « retraite » rédigé des textes d'un grand intérêt sur les réductions et l'histoire du Paraguay, dont la plupart ne seront publiés qu'au XIX^e et au XX^e siècles. Voir ci-dessous les indications bibliographiques.



Photographie de l'auteur

Indications chronologiques

1554 : Premières missions des jésuites au Brésil.

1568 : Arrivée des premiers jésuites au Pérou.

1587 : Quelques missionnaires jésuites arrivent au Río de La Plata.

1604 : Création par la Compagnie de Jésus de sa « province » du Paraguay (*Paraquaria*).

1618-1678 : Les relations maritimes entre l'Espagne et le Nouveau Monde sont perturbées par une succession de conflits entre les puissances européennes.

1640 : Indépendance du Portugal.

1644-1650 : Conflit entre les jésuites du Paraguay et l'évêque Bernardino de Cárdenas.

1700 : Début en Espagne de la dynastie des Bourbons.

1701-1720, 1740-1748, 1756-1763 : Les relations maritimes entre l'Espagne et le Nouveau Monde sont perturbées par une succession de conflits avec d'autres puissances européennes, notamment la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies (Pays-Bas).

1750-1756 : Guerre dite « guaranitique » entre des Indiens des réductions et les armées de l'Espagne et du Portugal envoyées pour les déporter.

1767-1768 : Expulsion des jésuites de tout l'Empire espagnol.

Indications bibliographiques

- *Cartas Anuas de la provincia jesuítica del Paraguay*, plusieurs volumes publiés en Argentine entre 1927 et 2017.
- *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, 34 vol. 1703-1776.
- *Cartas edificantes, y curiosas, escritas de las misiones estrangeras por algunos misioneros de la Compañia de Iesus*, Madrid, 16 vol., 1753-1757.
- *Der Neue Welt-Bott mit allerhand Nachrichten deren Missionarien Soc. Iesu*, Augsbourg et Graz, 38 vol., 1726-1761.

- Del Techo, Nicolas : *Historia Provinciæ Paraquariæ Societatis Iesu*, Leodii [Liège], 1673.
- Sepp, Anton : *Reiß-Beschreibung, wie dieselbe aus Hispanien in Paraquariam kommen*, Nürnberg (avec Anton Böhm), 1698.
- Paucke, Florian : : *Zwettler Codex 420, Hin und Her, Hin süsse und vergnügt, Her bitter und betrübt...*, 2 vol., Vienne, 1959 et 1966). Traduction espagnole du manuscrit : *Hacia allá y para acá*, Buenos Aires, 4 vol., 1942-1944.
- Peramás, José Manuel : *Diario del destierro*, Córdoba (Argentine), 2024.
- Hernández, Pablo : *El extrañamiento de los jesuitas del Río de la Plata y de las misiones del Paraguay por decreto de Carlos III*, Madrid, 1908.
- Mörner, Magnus : - *Actividades políticas y económicas de los jesuitas en el Río de la Plata* (traduction de son ouvrage en anglais de 1953, augmentée d'un chapitre sur « l'ère des Bourbons »), Buenos Aires, 1968.
 - *The Expulsion of the Jesuits from Latin America*, edited with an introduction by - , New York, 1965.
- Haubert, Maxime : - *La vie quotidienne au Paraguay sous les jésuites*, Paris, 1967 et 1986 (ouvrage publié également au Portugal, au Brésil et en Espagne).
 - *Sauvages nus et prêtres en robe noire dans les missions du Paraguay (1580-1770)*, Paris 2025.
- Page, Carlos A. : - *Los viajes de Europa a Buenos Aires según las crónicas de los jesuitas de los siglos XVII y XVIII*, Córdoba (Argentine), 2007.
 - *El jesuita expulso Lorenzo Casado y su « Relación exacta de la provincia del Paraguay »*, Córdoba (Argentine), 2019.
- Lavallé, Bernard : *Au nom des Indiens. Une histoire de l'évangélisation en Amérique espagnole*, Paris, 2014.